

## CINÉMA ET COLÈRE

*Je me souviens de Bertrand Tavernier discutant avec Wim Wenders de toutes les manières de filmer le ciel en attendant qu'une table se libère à la terrasse du restaurant La Mère Besson pendant un Festival de Cannes des années 1970.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier dressant un beau portrait de John Ford en buvant de l'eau gazeuse dans le bar de l'Hôtel Malherbe à Caen autour de minuit.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier défendant avec patience et passion les nuances subtiles de Promenade avec l'amour et la mort de John Huston devant un petit groupe de cinéphiles sceptiques, sectaires et arrogants réunis à l'entrée du studio 43, rue du Faubourg-Montmartre.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier faisant son marché dominical le long de la rue de Bretagne en dialoguant avec Robert Louit sur la dynamique imparable du style minimaliste de Georges Simenon dans ses romans durs.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier se régaland des restes d'un cassoulet réchauffé (donc sublime) en vantant le jeu d'acteur d'Eddy Mitchell dans Coup de torchon et le génie d'Isabelle Huppert dans le même film.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier achetant des sorties de bain en solde dans une boutique de la place*

*de la République en m'énonçant les qualités de créateur de ses amis John Berry, Michael Powell et André De Toth.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier assis dans le jardin de Didier Daeninckx et racontant des anecdotes sur le tournage des Carabiniers de Jean-Luc Godard pour un bonus de DVD hélas jamais exploité par le commanditaire.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier improvisant avec grande assurance sur ses relations complexes avec le personnage imaginaire Joachim Dachman que j'avais inventé pour un canularique centième « Bon Plaisir » sur France Culture.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier insultant un perturbateur imbécile lors d'une projection de Chronique d'Anna Magdalena Bach des Straub.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier, au cours d'un défilé organisé contre les lois Pasqua, persuadant ses voisins de manifestation du grand talent de Clint Eastwood.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier s'enflammant pour l'exception culturelle française dans une salle de la Société des gens de lettres.*

*Je me souviens de Bertrand Tavernier condamnant la double peine dans un débat devant les caméras de télévision d'une chaîne publique devenue privée.*

*Bref, je me souviens surtout de Bertrand Tavernier en train de parler, toujours parler, et jamais pour ne rien dire, bien au contraire, toujours désireux de faire partager quelque chose, de persuader les autres. Car l'homme n'est jamais avare de son savoir, quitte à agacer les cuistres et les Trissotins de Cinémathèque, à se faire des ennemis chez les jaloux ou les ratés, à noyer la critique élitiste dans ses contradictions gluantes, à lancer des vérités que les pouvoirs en place n'aiment pas entendre. Cette faconde peut aussi être*

*violente face à tout ce qui est injuste. Alors la colère est là, nourrie d'indignation.*

*Et elle ne désarme jamais tant qu'une cause n'est pas gagnée.*

*Qu'on ne s'y trompe pas: les cent combats qu'il ne cesse de mener comptent tout autant pour lui que son œuvre écrite et cinématographique. Il vit avec son temps, avec le temps, et parfois avec pas mal d'avance sur son temps... Parce qu'il se méfie des diktats, des modes, des idolâtries et même des rancunes.*

*Amoureux et érudit du cinéma du passé, il est curieux de voir tous les films réalisés de nos jours, qu'ils soient signés d'inconnus ou de gens qui l'ont dénigré. Je l'ai vu défendre les œuvres d'anciens critiques qui l'avaient violemment attaqué comme « pape de la nouvelle qualité française ». Dans un milieu où le coup bas est une sale habitude, la chose est assez rare.*

*Cependant, les hommes qui parlent tout le temps ont aussi leurs secrets et des blessures profondes. S'ils parlent tant, c'est souvent par pudeur, pour ne pas s'exposer en Narcisse ou en victime. Et cette part intime de Tavernier est en filigrane dans ses films, sensible mais invisible, poignante mais digne, loin en apparence de l'enthousiasme du cinéphile ou de la fougue du tribun, furtive souvent au détour d'un personnage abattu au sein d'un vaste paysage, bien malheureuse chez ceux qui ne peuvent rien contre leur destin, malgré la folie du picaresque ou le grotesque des idiots. L'engrenage où ils se sont souvent mis eux-mêmes les broie ou les épuise. Leur avancée n'est que fuite. Ils vivent en pure perte, avec ou sans la société, presque toujours en deuil d'eux-mêmes et orphelin de leurs propres enfants. Beau pèse-nerfs quand même...*

LE CINÉMA DANS LE SANG

*Et si le citoyen Bertrand Tavernier n'a rien d'un don Quichotte dans ses batailles, le cinéaste rejette les facilités du manichéisme pour interroger les douleurs et les obsessions de ses semblables, avec une colère liée à ce qu'il a vu et vécu, retrouvant ainsi ce qu'exprime un beau vers de Louis Aragon : « Vous regarder m'arrache l'âme. »*

Noël SIMSOLO

PREMIÈRE PARTIE

**LES LUMIÈRES  
DE LYON**



# 1

*Province nourricière. – Souvenirs de prime enfance. – Victor Hugo. – À l'ombre des persiennes. – Gabriel Chevalier. – Le goût du secret. – La pingrerie. – M. Brémond du Progrès. – Tout est double à Lyon. – Charles Mérieux.*

\*

NOËL SIMSOLO : *Vous êtes lyonnais. Plusieurs de vos films se déroulent dans cette ville, mais pas tous... Pourtant, Lyon est récurrent dans votre œuvre cinématographique...*

BERTRAND TAVERNIER : Un jour que je me trouvais face à François Mitterrand, à l'Élysée, avec Jane Birkin, Jean-Paul Rappeneau et Raymond Depardon, ce dernier m'a dit qu'il ne me considérait pas comme un cinéaste français mais lyonnais, et que Lyon était même présent dans mes films tournés dans d'autres endroits. Il m'a précisé encore que l'esprit de Lyon était sensible dans les rapports entre mes personnages, ma manière de choisir des décors et aussi de privilégier certaines attitudes. Cette particularité se retrouve chez d'autres cinéastes provinciaux, Marcel Pagnol, mais aussi Claude Chabrol, dont tous les films sont imprégnés de provincialité. Claude était le contraire d'un cinéaste parisien. Et il y a beaucoup de réalisateurs dans ce cas, plus qu'on ne le pense... Ils expriment à leur manière

une sensibilité influencée par l'endroit où ils sont nés et ont passé toute leur enfance...

C'est vrai, Lyon est une ville qui m'a marqué pour la vie. J'y suis né le 25 avril 1941 et nombre de choses m'en sont restées. En 1988, j'ai tourné un documentaire sur cette ville et aussi sur mon père. J'y raconte un souvenir d'enfance, l'entrée des Américains dans Lyon ; ça se traduisait par des fusées dans le ciel. Mes parents m'avaient fait monter sur la terrasse de notre maison, à Montchat, pour que je puisse voir les traînées éclairantes dans l'après-midi. Pourquoi les Américains avaient-ils besoin de lancer des fusées ? Était-ce par volonté de prouver qu'ils avaient conquis la ville et de le faire savoir à la banlieue lyonnaise et aux bourgades des alentours ? C'est possible. Ou bien était-ce leur manière de célébrer leur victoire ? Je l'ignore, mais ce souvenir reste vif, avec toutes ces lumières qui ressemblaient à un feu d'artifice...

— *Vous avez d'autres souvenirs de votre petite enfance lyonnaise ?*

— Oui : comment nous fûmes transbahutés dans une cave située dans le jardin, pour éviter un bombardement... Des bruits d'explosions aussi... Sabotage, échos de la libération de Lyon, je ne puis le dire. Mais c'était impressionnant pour un gosse...

Je me souviens aussi du jardin de notre maison, des lapins élevés par le gardien. J'aimais les nourrir de brins d'herbe... Il y a encore les escaliers qui dominant Montchat et, sur la gauche, d'autres jardins au-delà de notre maison, des jardins ouvriers, un terme qui me faisait rêver ; de l'autre côté, il y avait Le Vinatier, un asile de fous, comme on disait alors, qui avait ses champs et ses vaches. Chaque fois que je faisais un caprice, on me menaçait, si je n'étais pas sage, de m'enfermer au Vinatier. On ajoutait que les

fous hurlaient les soirs d'orage et que leurs cris passaient par-dessus le mur, ce qui me terrifiait. C'est une réplique qui figure dans *Le Juge et l'Assassin*. J'ai appris plus tard que les Allemands et les autorités de Vichy avaient affamé ces fous pour les exterminer.

Autrement, j'étais un enfant assez solitaire... Il paraît que, lorsque j'avais quatre ans, je pleurais quand on me lisait les poèmes de Victor Hugo sur la retraite de Russie :

*Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.  
Pour la première fois, l'aigle baissait la tête.*

Plus tard, nous avons habité chez ma grand-mère maternelle qui possédait une collection de livres de la « Bibliothèque rose » et des ouvrages de Jules Verne. Je lisais déjà et j'ai d'abord dévoré les romans de la comtesse de Ségur. Mais c'est après la maison de Montchat...

— *D'autres sensations vous restent de cette époque?*

— Oui, la lumière filtrée dans les appartements de mes deux grand-mères, pour éviter qu'elle abîme les meubles... Dès les beaux jours du printemps, on fermait les persiennes. On vivait dans des pièces qui restaient sombres, où seuls des rais de soleil passaient par les interstices des volets clos.

C'est dans cette lumière tamisée que j'ai passé des heures entières à lire, à jouer, à reconstituer toute la géographie des tramways de Lyon avec des boîtes de pâtes Rivoire et Carret dont les usines étaient proches de Lyon et qu'on me montrait, avec respect et admiration, chaque fois qu'on allait par le train bleu à l'île Barbe.

Voilà, je vivais ainsi dans les pâtes, en les mangeant d'abord puis en utilisant les carrés de carton pour construire d'assez jolis tramways.

— *Lyon est une ville à fenêtres fermées.*

— C'est un des traits de la cité, mais Lyon est marquée par d'autres caractéristiques décrites par les auteurs qui ont parlé de cette ville et de ses habitants. Je pense à Henri Béraud et à Gabriel Chevalier. Le premier, avant qu'il vire politiquement, a écrit des romans passionnants se déroulant à Lyon, des reportages, deux livres de souvenirs qu'il faut redécouvrir. Gabriel Chevalier est un grand écrivain dont l'œuvre est masquée par l'immense notoriété de *Cloche-merle*. Je pense surtout à ses nouvelles, à ses romans : *La Peur*, *Clarisse Vernon*, *Sainte-Colline*... À ses livres de souvenirs, *Chemins de solitude*, *Carrefour des hasards*... Ces textes évoquent la mentalité lyonnaise que, pour sa part, Henri Béraud résumait ainsi : à Lyon, les sentiments et le luxe doivent restés cachés, c'est la ville des sentiments secrets et des amours fidèles. C'est une formule très juste et mon père riait beaucoup de ce refus maniaque de l'ostentation...

Quand on entrait dans des maisons lyonnaises appartenant à des gens très aisés, on passait par une allée sombre, avec des remugles, des odeurs de cuisine, puis on montait un escalier immense avec de hauts vitraux retenant la lumière. Passé la porte d'entrée, on débouchait dans un office, sombre aussi parce qu'il ne fallait surtout pas savoir qu'on entrait dans un intérieur luxueux. D'ailleurs, pendant six mois de l'année, des housses couvraient les meubles...

D'autre part, il ne fallait jamais faire étalage de son succès et de sa position... Ma tante Hélène Dumont me racontait qu'il existait un restaurant, un petit bouchon, où se retrouvaient les cadres d'une association à laquelle elle appartenait, baptisée Les Jeunes Patrons. Ils y déjeunaient de charcuterie chaude et de pommes de terre bouillies. Un jour, la propriétaire a repeint la

façade et les gens ont aussitôt décrété qu'on y mangeait moins bien.

Mais ce refus de se mettre en avant est aussi une qualité. On pourrait croire que c'est un travers résultant d'une forme de pingrerie. Ce n'est pas vrai, parce que, dans ces appartements très sombres, lorsque vous étiez reçu, on vous servait une nourriture de choix, raffinée, gibiers remarquables, vins magnifiques... On ne voyait pas ce qui était dans l'assiette. Mais on savourait le contenu...

En revanche, la pingrerie, je l'ai rencontrée chez des membres de ma famille qui étaient parfois les plus intellectuels. Ainsi ma marraine, une femme exceptionnelle, intelligente, présidente des musiciens amateurs de Lyon, amie du peintre Pierre Charbonnier qui fut le décorateur de Robert Bresson, bref, une femme à l'esprit vif... Quand elle nous invitait à partager sa table, mon père déclarait qu'il fallait avaler un sandwich avant d'aller chez elle, car on n'aurait presque rien à manger. On parlerait art et peinture devant un œuf au plat et des épinards servis par un monte-charge. Tandis que chez nos cousins soyeux, on servait des lièvres épatants...

— *Ce sont des travers de la bourgeoisie en général...*

— Sauf qu'à Lyon il y a un état d'esprit absolument unique... Tout est multiplié dans les deux sens.

Un exemple... Pendant des années, mon père a travaillé au journal *Le Progrès*. Il y tenait des chroniques littéraires. Ce grand quotidien était dirigé par la famille Brémond. Émile Brémond, son directeur, était un centriste un peu progressiste pour Lyon. Il écrivait des éditoriaux qu'il signait d'une plume d'oie. Son nom n'apparaissait jamais dans le journal. *Le Progrès* avait été l'un des seuls journaux à publier des extraits de l'Appel du 18 juin de De Gaulle. Quand les Allemands

sont entrés à Lyon, il a fermé *Le Progrès*. Mais, jusqu'à la Libération, il a continué à payer de sa poche rédacteurs, typographes, ouvriers... Que je sache, ce fait unique a été très peu relaté. En tout cas jamais par l'intéressé. Il ne s'en est pas vanté. Et ça aussi, c'est un trait lyonnais.

Bien plus tard, *Le Progrès* a été vendu au cours de transactions pittoresques et terribles, avec des enchères sauvages entre des membres de la même famille. Et les choses ont beaucoup changé. Le nouveau propriétaire s'appelait Jean-Charles Lignel. Pendant la première année de sa prise de possession du quotidien, il a fait paraître sa photo à la une plus de deux cents fois. On le voyait partout. De surcroît, il se promenait en ville à bord d'une voiture flamboyante. C'était non seulement la destruction d'un esprit lyonnais folklorique, mais la destruction de ce que cet esprit avait de meilleur. C'était aussi révélateur de ce qui se passait dans la presse française. Lignel déclarait que *Le Progrès* allait devenir le *Washington Post* français! Après quelques mois de sa gestion, un ouvrier des rotatives a dit à mon père: « Il voulait faire le *Washington Post* et il a transformé le journal en *Washington timbre-poste*. »

— À Lyon, deux choses opposées n'y sont pas antagonistes: le monde ouvrier et la bourgeoisie. C'est curieux pour une ville marquée par des luttes sociales...

— La première vraie révolution ouvrière s'est déroulée à Lyon: les canuts... Henri Béraud l'a retracée dans *Les Lurons de Sabolas*, quand il était encore un homme de gauche. On y trouve des pages très belles, retraçant ce qu'a été cette révolte et comment elle fut écrasée.

Mais, par rapport à ce que vous dites, je repense à une obsession de mon père. Il estimait que Lyon était

une ville double. Il y a deux cours d'eau, deux collines... Jusqu'à la fin des années 1940, beaucoup de gens vivaient en pratiquant des doubles métiers : par exemple, friteur-vitrier, des personnes qui vendaient des frites et réparaient les vitres ! Métier cocasse s'il en est... Et, dans mon film sur cette ville, mon père cite une annonce vue dans un magasin : « Ici, on répare les lunettes et on débouche les cabinets. » Réjouissant, non ?

— *Tout serait donc double à Lyon ?*

— À commencer par une quantité de noms propres. Ainsi, dans ma jeunesse, on me parlait souvent d'une dame qui s'appelait Mme Grignon-Faintrenie, créatrice de La Ronde des heures, cercle littéraire et artistique. Elle envoyait des lettres à mon père, ainsi qu'à Louis Ducreux, qui se terminaient toujours par « Mes mains dans les vôtres »... Mon père disait aussi : « À Lyon, il y a la colline de la foi et la colline du monde ouvrier. » Dans cette topographie, toutes les oppositions se font face, elles vivent ensemble, quelquefois en s'ignorant, d'autres fois en se combattant, la plupart du temps en opérant un *modus vivendi* et en s'acceptant.

— *Par ailleurs, Lyon est une ville où la franc-maçonnerie est toujours empreinte des traces fondamentales du compagnonnage...*

— Pas dans une certaine bourgeoisie où la franc-maçonnerie permettait d'abord d'entrer dans des réseaux, de réussir et de dissimuler des scandales... D'ailleurs, l'un des personnages dont San Antonio s'est inspiré, c'est un Lyonnais qu'on a trouvé mort, comme certains prélats, chez des femmes de mœurs légères, avec beaucoup d'argent liquide sur lui... Des sommes considérables servant à acheter toutes sortes de services, faire de bonnes œuvres, s'assurer des loyautés ici et là, étouffer des enquêtes...

Là aussi, c'est double car il existe à Lyon une franc-maçonnerie ouvrière. Mais cet aspect double est valable pour tout. Lyon est la ville de la Collaboration et aussi de la Résistance. D'une part, Touvier et Barbie; de l'autre, Jean Moulin et les MOI. À ma surprise, en voyant le film que Régis Debray a consacré à Moulin, j'ai appris qu'il donnait ses premiers rendez-vous clandestins dans le restaurant Le Garet, là où se situe la première scène de *L'Horloger de Saint-Paul*. Sans le savoir, j'avais choisi ce restaurant parmi des dizaines d'autres. Et il y avait des fantômes dans cet endroit...

— *De nombreuses villes peuvent se définir par la lumière. À Lyon, c'est une lumière à la fois douce et presque inquiétante par moments.*

— Il y a une lumière extraordinaire à Lyon. J'en ai vraiment pris conscience quand j'ai commencé à la filmer. Surtout dans *Une semaine de vacances...* Tout à coup, j'ai vu cette lumière changeante et chargée d'étranges résonances. Des ciels inouïs, provoqués par le choc entre la proximité des montagnes et de la vallée du Rhône, avec ses vents remontant de la Méditerranée... Quand le jour commence à tomber, la lumière est unique, un soleil abrupt avec un ciel noir ou lourd de menaces...

L'écrivain Gabriel Chevalier a écrit de fort belles pages sur la lumière de Lyon. Le côté tempéré qui vient du Beaujolais et la force de la montagne, la douceur des plaines qui touchent la ville... Tout ça cohabite. Chevalier ajoutait: c'est dans cette lumière que s'appréhende le mieux « la désespérante et décevante question de l'à quoi bon des jours ». On peut qualifier cette lumière de métaphysique.

Lyon est à la fois une ville simenonienne et balzacienne, une ville de façades à volets clos, comme

en Angleterre. D'ailleurs il existe un rapport entre le comportement britannique et le quant-à-soi lyonnais, quant-à-soi qui peut être brisé par de grands accès de franchise. À Lyon, des gens peuvent vous faire à l'improviste des confidences très intimes...

Je me souviens d'un homme que j'aimais beaucoup, Charles Mérieux, qui dirigeait l'institut de vaccins qui porte son nom. Un jour, il me parlait de son admiration pour Claude Bernard, puis de sa vie avant-guerre, et il ajouta tout à coup avec un accent lyonnais à couper au couteau : « Disons-le, en 1937-38, j'étais plutôt fasciste. » Puis il m'expliqua avoir observé des défilés militaires en Allemagne, vu des gens qui portaient l'étoile jaune, et ces choses l'ont fait changer d'avis... C'est un peu la trajectoire de Daniel Cordier, qui fut le secrétaire de Jean Moulin.

J'aimais beaucoup Charles Mérieux, qui représente ce qui fait de Lyon une ville exceptionnelle, une ville de chercheurs, d'explorateurs, d'inventeurs. Il a soutenu la sortie de *L'Horloger de Saint-Paul*, en disant : « Le film est un peu gauchiste, ce n'est pas mon idée, mais c'est un bon film. » Ensuite, il a voulu mettre de l'argent dans le cinéma, s'associer à des productions... Aussi, j'ai demandé à Michelle de Broca, ma productrice, de lui téléphoner lorsque nous recherchions les financements de *Que la fête commence*. Elle l'a appelé deux ou trois fois, il l'a envoyée sur les roses en demandant qu'on ne l'embête plus. Mais le lendemain, il lui faisait parvenir un chèque de 200 000 francs. Sans rien, sans papier, sans contrat. Cet argent a sauvé la préparation du film.

Il a aussi patronné *Une semaine de vacances* et organisé une projection pour le gratin lyonnais de l'Éducation nationale. Quand les lumières se sont rallumées, il a interpellé quelqu'un dans le public : « Alors, monsieur le recteur, vous avez trouvé que le film était bien ? » J'étais paniqué. Si le recteur avait

émis des réserves, aucun membre de l'Éducation nationale ne l'aurait contredit. C'était la fin. Heureusement, le recteur avait aimé le film!

Charles Mérioux était un personnage. Il voulait devenir une force active dans le cinéma, ouvrir des salles. L'enlèvement de son petit-fils l'en a empêché. Les gangsters ont été arrêtés, mais l'argent de la rançon n'a jamais été retrouvé... Quand il rencontrait la presse à propos de ce rapt, on faisait passer les journalistes par l'entrée de service, image révélatrice du comportement lyonnais.

Plus tard, quand il est devenu membre du conseil d'administration de l'Institut Lumière, il a refusé d'y venir tant qu'y siégerait Joannès Ambre, condisciple de mon père au lycée Ampère, resté un de ses amis les plus proches, ancien avocat devenu adjoint à la Culture de la ville. Mérioux m'a déclaré : « Cet homme est l'avocat des gangsters qui ont enlevé mon petit-fils ET il est leur complice. Il sait. Donc, je ne viendrai plus... » Il est mort dans des circonstances étranges.

Au conseil d'administration de l'Institut Lumière, je me retrouvais non seulement mêlé à la vie culturelle de la ville, mais aussi (à en croire les propos de Mérioux) au gangstérisme local...